

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 3

Artikel: Eh ! Allez-y donc !
Autor: Abram-Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les journaux disent qu'elle est devenue folle...
Pauvre fille !...

Les bonnes gens ont un mot pour désigner ces atroces manifestations du destin. Ils disent : « C'est la vie ! » Et ils haussent les épaules...

Parlons d'autre chose...

On vient de faire une curieuse trouvaille...

En déboulant des papiers, un chiffonnier découvert, dans une petite ville de Suisse que nous ne nommerons pas, un cahier bleu qui contenait des vers. Il les montra à un journaliste. Les vers étaient beaux ; et celui-ci, curieux comme il se doit et patient comme il arrive, rechercha quel pouvait être leur auteur. Or — tenez-vous bien — il découvrit que c'était une vieille dame qui, vivant seule entre un chat et un perroquet, s'était mise sur le tard à écrire des choses enflammées. La chose ne fut pas ébruitée parce que la dame vit toujours et qu'il ne faut faire aux vieilles gens nulle peine, même légère. Mais le journaliste en question a gardé précieusement le cahier sur la couverture duquel il a tracé, de sa plus belle ronde cette pensée de douze pieds :

« C'est quand on n'aime pas, qu'on fait des vers d'amour ! »

Le prix d'un nez...

La vie chère a de bien curieuses conséquences. Une jeune fille — assurez-vous, elle n'est pas américaine — eut récemment le nez endommagé dans un accident d'automobile. Le nez était joli, paraît-il ! et la jeune fille très moderne. Elle réclama des dommages-intérêts. Et comme le tribunal était composé d'hommes galants, il alloua 32.000 francs de dommages-intérêts à la jolie plaignante après avoir délibéré cinq heures durant sur cette grave question.

A ce prix, vous rendez-vous compte de ce qu'eût pu demander la Vénus de Milo si elle eût été moderne...

...Et pour finir

Heureusement, il y a des femmes d'esprit.

Parce qu'il existe au monde un monsieur qui a nom Tristan Bernard et qui fait profession d'homme d'esprit, on n'accorde généralement cette qualité au seul sexe masculin. Et pourtant ! Une femme « encore » jeune de chez nous à qui un malpoli demandait son âge, lui a fait, raconte-t-on, la jolie réponse suivante : « Apprenez, Monsieur, que la vie d'une femme se divise en sept âges ! ». Et, comme l'importun demandait lesquels : « ...le bébé, la fillette, la jeune fille, la jeune femme, la jeune femme, la jeune femme, la jeune femme !... »

L'autre se l'est tenu pour dit.

F. G.

MON ONCLE SAMUYET

 'EST une bonne tête de bon vieux Vaudois que mon oncle Samuyet, il porte encore pantalon et veste de milaine brune, une chemise de grosse toile de fil, à col rabattu et un petit chapeau rond; ajoutez à cela un gambier à couvercle et chaînette de laiton, dont le tuyau est rogné presqu'au ras du fourneau, et vous aurez une idée assez exacte de l'équipement de ce bonhomme d'oncle. Sa figure ? C'est celle du bon paysan des bords de la Venoge, tout près du Moulin d'Amour ; il porte une forte moustache blanche et l'impériale à la Badinguet ; sa démarche est lente et un peu lourde ; il n'est, du reste, plus jeune, il va sur ses septante-huit !

Or donc, il s'est décidé à venir par Lausanne, faire une ou deux emplettes, pour le Nouvel-An ; c'est ce qui m'a valu l'honneur et le plaisir de sa visite ; car, il n'aime plus tant sortir de son coin, rapport à ces tonnerres d'automobiles que le diable fricasse !

Nous sommes allés faire un tour par la ville, histoire de voir un peu les boutiques et les transformations de la capitale. L'oncle Samuyet trouve que nos braves agents ont un air majestueux, avec leur casque ; « ils présentent mieux que notre garde-champêtre, va pi ! », m'a-t-il déclaré ! Dans nos pérégrinations à travers la ville, nous avons rencontré monsieur le Syndic. Qui est ce monsieur que tu viens de saluer ? me demanda-t-il. Je lui dis qui c'était et mon oncle me dit d'un

air respectueux : « C'est, ma foi, un bien joli homme ! »

Pour rien au monde, l'oncle Samuyet ne voudrait demeurer par ici, il y a trop de tréton. « Diable m'emporte, si je pourrais dormir et faire ma reposée ! On est, ma foi, bien mieux par chez nous, va pi ! » Nous sommes allés voir le nouveau Palais fédéral ; mais il n'a pas eu l'air d'impressionner l'oncle Samuyet qui m'a dit : « C'est rude beau, rude grand ; mais, ça doit aussi coûter rude cher ! » C'est pas le tout, il me faudra voir acheter un broussaset pour l'ordiuste et un casevainka à l'Adèle ; et puis, il faut aussi voir pour des amusements pour les bouèbes à l'Elise ; mène me voir dans un magasin un peu de sorte, pour que je puisse acheter tout ce commerce. » Après avoir fait toutes ces emplettes, nous sommes allés, en bons Vaudois, partager trois décis, dans une bonne petite pinte ; car l'oncle Samuyet n'aime pas ces puissantes belles auberges où il n'y a que des messieurs de la haute ; « Dince no sont pro tzi no », m'a-t-il dit ; et, nous avons parlé du village. « Ça ne va rien tant bien par chez nous ces temps », m'a dit l'oncle. Les cochons au syndic viennent à rien ; le cheval à Ugène a le gourme, depuis qu'il a fait le dernier camp ; la femme au ministre est toute clinique ; le bouèbe au régent s'est cassé la canicule en jouant à football, il ne fait jamais que des pouettes manières, ce crapaud de gamin ! La municipalité est tout en bisebille, rapport au grand Danier qui a par toute force voulu acheter une pompe à feu dans le canton de Berne, et pis qu'elle ne va pas ; comme il n'y a pas assez de pompes à vendre par chez nous ; tu comprends que nos gaillards du village ne savent pas pomper en allemand ! Tu viendras voir cette pompe, toi qui t'y connais en mécanique ; tu nous diras ce qu'elle a dans le ventre, qu'elle ne veut pas gicler plus haut que le boîton au pintier ! Tu sais, le grand Danier pourrait bien avoir une veste aux votes, rapport à cette bougre de pompe, va pi ! »

Je pense que notre ministre va nous quitter, rapport à la santé de sa femme ; c'est rude dommage ; parce que c'était un brave et digne homme qui faisait bien du bien !

Et, là-dessus, l'oncle Samuyet a été reprendre son omnibus pour les Grands Moulins, en me recommandant d'aller le trouver, mais avant les regains !

Pierre Ozaire.

Efficacité. — Dans une pharmacie. — J'ai un rhume de cerveau dont je ne peux me débarrasser, avez-vous un remède ?

— Certainement, monsieur. Voici une potion excellente qui va vous guérir radicalement, un de mes clients l'emploie depuis vingt ans.

CURIOSITÉS MATHEMATIQUES

Ecrivez au-dessous les uns des autres les nombres formés par les neuf premiers chiffres en les disposant comme l'indique le tableau ci-dessous ; multipliez ces nombres par 9 et ajoutez à chacun des produits les chiffres formant la suite naturelle des nombres à partir de 2, vous obtiendrez d'autres nombres formés uniformément par le chiffre 1, c'est-à-dire que :

1 fois 9 plus 2 égale 11
12 » 9 » 3 » 111
123 » 9 » 4 » 1111
1234 » 9 » 5 » 11111
12345 » 9 » 6 » 111111
123456 » 9 » 7 » 1111111
1234567 » 9 » 8 » 11111111
12345678 » 9 » 9 » 111111111
123456789 » 8 » 9 » 987654321

Chacun des derniers nombres est composé d'autant de chiffres 1 qu'il y a d'unités dans le nombre ajouté au produit de 9.

Faites une opération analogue avec des 8 et vous aurez les nombres singuliers ci-après :

1 fois 8 plus 1 égale 9
12 » 8 » 2 » 98
123 » 8 » 3 » 987
1234 » 8 » 4 » 9876
12345 » 8 » 5 » 98765
123456 » 8 » 6 » 987654
1234567 » 8 » 7 » 9876543
12345678 » 8 » 8 » 98765432
123456789 » 8 » 9 » 987654321

EH ! ALLEZ-Y DONC !

 peine le Nouvel-An est-il passé et que les gens ont retrouvé un peu de repos pour leur estomac et leur portemonnaie qu'un assez désagréable rappel à l'ordre leur tombe dessus un beau matin.

Par la remise de son formulaire de déclaration de fortune, le fisc vous fait savoir qu'il est toujours là, pas loin de vous, comme le lion de l'Evangile, et qu'il va bientôt remettre en marche son pressoir.

Pour employer les termes de nos braves vignerons des bords du Léman, les « quarts » et les « recoupées » vont recommencer de plus belle.

Selon leurs dispositions compressibles, les malheureux contribuables seront serrés et « chatonnés » comme du marc de vendange, s'ils ne sont pas encore, par les temps qui courrent, aplatis comme les morceaux de « ni-on » de l'huilerie à Zwigard.

Quelle « cognée » vous attend, pauvre ami !

Et pourtant, il y a encore des malins qui réussissent à passer entre les plots du pressoir. Beaucoup de grains, et non les moins gonflés, je vous assure, ne rendent pas tout leur jus aux vignerons du grand argentier de l'Etat, tandis que les autres doivent se laisser faire sans « cresner ».

Il y aura toujours et partout des malins qui se rient des rigueurs de la loi.

C'est un peu comme l'histoire du petit commis de magasin que son patron avait envoyé, avec une charrette, conduire un énorme colis à la gare.

Le malheureux gosse suait et soufflait pour traîner « ce voyage » au-dessus de ses forces, lorsqu'un vieux monsieur, passant par là, se mit bravement à pousser derrière jusqu'au dessus de la montée.

— Pourquoi est-ce que ton patron t'envoie avec une charge pareille ? demanda au commis le brave homme indigné.

— Il m'a dit : Va seulement, tu trouveras bien un imbécile en route pour t'aider, répondit naïvement le jeune garçon !

Est-ce qu'il n'en est pas un peu de même pour l'impôt ?

* * *

Il a fallu donc remplir consciencieusement la déclaration de fortune qui nous a été remise et dire la vérité.

Pour certains, cette confession a été, de nouveau, assez pénible. Ce ne sont pas des menteurs, oh ! non, le mot est trop gros, mais ils économisent la vérité. Il y a, en effet, une petite nuance.

Pour les propriétaires fonciers, il n'y a pas moyen de tromper la commission vigilante. Et pour les fonctionnaires, les fameux « traitements fixes », la bête noire de bien des gens, venez-y voir ! Pas moyen de cacher cinq centimes.

Mais hélas ! lorsqu'il s'agit de créances, que d'oubli plus ou moins volontaires. Ils sont nombreux les titres au porteur ou autres qui mettent en pratique la morale du grillon de la fable : « Pour vivre heureux, vivons cachés ! »

Et pour le produit du travail, quelle merveilleuse élasticité d'appréciations pour arriver au néant ou à quelque chose qui lui ressemble.

Seuls les possesseurs d'une nombreuse progéniture ont le privilège de faire bénéficier leur progéniture de l'exonération pour charges de famille, au point que le décompte dépasse souvent le revenu imposable.

L'Etat, s'il ne peut rien leur prendre, ne pousse quand même pas la générosité jusqu'à leur rembourser la différence.

Le fisc a horreur des comptes où il est en déficit.

Ce serait pourtant une prime bien méritée accordée à ces braves gens qui fournissent de nombreux défenseurs à la patrie.

Il n'y a rien de moins amusant pour les intéressés, lorsque la commission convoque, par escouades, à sa barre, ceux sur lesquels elle s'apprête à faire un nouveau tour de vis.

Ce sont des discussions où, neuf fois sur dix, les récalcitrants doivent avaler la pilule amère. Toujours l'éternelle histoire de la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

« Qu'ils croient seulement, pourvu qu'ils paient »,

disait une fois, je ne sais plus quel grand personnage français, Mazarin, si nous ne faisons erreur.

Nos commissions disent de même et nous n'avons pas moins d'estime pour elles.

Nous les savons composées d'honorables citoyens, de vieux camarades, de bons amis, mais elles ne nous ménagent pas pour tout cela. Elles doivent remplir, au plus près de leur conscience, la mission ingrate dont elles sont investies et « rebouiller » jusque dans les recoins les plus intimes où la matière imposable va se réfugier.

Abram-Daniel.

LA GUERRE EN DENTELLES

ILe deux août mil neuf cent quatorze, la section du sergent Charles, grand'garde à la tête de pont I, sur le Rhône, se signalait à l'attention du commandant territorial par une prise de guerre peu banale; à l'aide des renseignements obligamment fournis par les héros de l'aventure, nous voulons essayer de raconter aujourd'hui cette histoire déjà vieille de deux lustres. Il ne s'agit point, en vérité, de faits d'armes passionnantes ni de rencontres héroïques où de modernes chevaliers sans peur et sans reproche auraient « bastonné et mis en fuite » un ennemi supérieur en nombre; l'épisode, insignifiant peut-être au point de vue militaire, n'en revêt pas moins un certain charme guerrier et, sans vouloir faire du « don quichottisme », nous ne craignons pas d'affirmer qu'il valut à ses acteurs force compliments et valeureuse renommée dans la petite ville d'A. Il est des gloires locales sous toutes les latitudes et si Tarascon eut ses lapins de garde et ses lapins de choux, la cité vaudoise s'engueillit de compter dans ses murs des Charles et des Aloïs.

Or donc, le susdit second quantième d'août, alors que la troupe de couverture, prête à toute éventualité, veillait aux rives du fleuve historique, l'appel d'alarme du factionnaire retentit soudain, vibrant et tragique: « Sentinelle numéro un, caporal dehors ! »

Quel événement imprévu pouvait bien troubler ainsi, en plein midi, l'apparente quiétude du poste? La réserve de seconde ligne allait-elle recevoir le baptême du feu? Etais-je permis d'espérer, à la fin d'une carrière militaire, quelque action d'éclat qui consacrât à jamais la mémoire des vieux miliciens? Ces pensées traversèrent comme un éclair l'esprit du sergent. Serrant nerveusement la crosse de son fusil, le sous-officier s'élança d'un bond à la rescoufse tandis que le groupe de garde se préparait à intervenir le cas échéant.

La cause de cette effervescence? Une automobile étrangère, venant du Valais, avait été arrêtée par la sentinelle selon la consigne. La machine, une luxueuse Benz, portant plaque autrichienne, était occupée par quatre voyageurs, deux messieurs et deux dames et des malles poussiéreuses étaient entassées sur le porte-bagages. A cette vue, Charles eut d'abord un mouvement désappointé; il s'était attendu à mieux; pour cet ancien qui avait participé dans son jeune temps à l'occupation du Tessin, l'incident paraissait d'emblée d'une banalité décevante. — J'y chercherais vainement de nouveaux lauriers, pensait-il, en quoi il avait tort, nous le verrons par la suite. Il s'approcha et s'enquit de l'identité des voyageurs, tout en les dévisageant d'un air inquiet.

— Ces gens ne parlent que l'allemand, c'est la raison pour laquelle je ne puis me faire comprendre, remarqua la sentinelle. En effet, à toutes les questions posées, les étrangers répondraient invariablement dans une langue inintelligible pour les troupiers.

— Diable, se disait Charles, je n'y entends rien, pour ma part!

— Oesterreichische Generalstabsoffiziere auf Privatreise durch die Schweiz! expliquait le chauffeur, à grand renfort de gestes en exhibant sous le nez du chef de poste des cartes d'identité délivrées par le ministère de la guerre des Habsbourg.

Notre sergent continuait à détailler curieuse-

ment les deux couples. Les messieurs, vêtus en sportsmen, avaient des moustaches et de courts favoris comme on en portait avant la guerre au pays de François-Joseph. Les dames, — ah, ne me parlez pas des dames, — étaient jeunes, jolies, blondes, ravissantes, d'authentiques Viennaises pleines de grâce; un grissant parfum de « rêve de vase » se dégageait de leurs élégants atours. L'inflammable sous-officier en attrapait le vertige! Il voyait déjà les officiers autrichiens prévenus d'espionnage prendre le chemin de la tour carrée du château d'A... et leurs compagnes éplorées confiées jusqu'à plus ample informé aux bons soins du commandant de la garde!

Toutefois, la présence d'un interprète était indispensable. Se souvenant alors que le fusilier Aloïs, fleuriste de renom, possédait à fond l'idiome de Goethe, il l'appela à son secours. L'interpellé accourut au pas de gymnastique, dodelinant de la tête et avec un bruit de gourde pleine et de giberne creuse qui s'entrechoquent sur le ventre.

— Demande-leur, en allemand, s'écria le sergent comment il se fait que, l'Autriche étant en guerre depuis hier, ils se trouvent aujourd'hui sur le territoire neutre de la Confédération helvétique?

Aloïs posa la question en « schwyzerdütsch ». Les automobilistes se firent répéter une deuxième fois l'interrogation et celui qui était assis à côté du conducteur et qui paraissait être le supérieur en grade, répondit en bon allemand dans les termes suivants dont le traducteur fit aussitôt la version française :

« Officiers d'état-major en congé régulier, nous sommes partis de Vienne avec ces dames le 26 juillet dans l'idée de faire un voyage d'agrément à travers la Suisse. Notre présence ici n'est donc pas en corrélation avec les graves événements qui se sont déclenchés pendant notre absence et que nous avons appris incidemment au cours de la traversée du Valais. Nous osons espérer que vous nous laisserez continuer notre route jusqu'à Berne où nous réglerons notre situation auprès de notre ministre plénipotentiaire. »

Charles, d'un air grave, enregistrait ces déclarations.

— Demande-leur encore, ajoute-t-il, à quoi sert cet appareil photographique que j'aperçois sur les genoux de la plus jeune de ces dames!

L'interprète s'exécuta et la réponse ne se fit pas attendre. Elle disait en substance qu'il était très naturel que des touristes emportent avec eux un appareil de ce genre et qu'au surplus les vues prises en cours de route, soit au Gothard, soit à St-Maurice, étaient à la disposition des autorités militaires.

Le chef de poste eut un frémissement: « Des photos, en temps de guerre, c'est assez pour les conduire au peloton d'exécution, pensait-il en se remémorant la lecture des articles du code pénal militaire; dommage pour « elles »! Et ses yeux, où passait une ombre de mélancolie, s'arrêtèrent sur les charmantes voyageuses qui riaient à gorge déployée sans se douter des rigueurs dont elles étaient passibles. Elles lui décochaient des œillades incendiaires et, de leurs voix suaves, elles le gratifiaient du titre pompeux de « Herr Wachtmeister ». Combien le sergent regrettait de ne pas avoir appris l'allemand!

— Tâche de savoir « discrètement » si ce sont leurs épouses légitimes, fit le sous-officier à son subordonné, tout ça me paraît cousu de fil blanc! Ces officiers d'état-major qui ne savent pas le français, ces prises de vues en territoire fortifié, ce voyage d'agrément avec des « jocondes », surtout ça, vois-tu, Aloïs!

Et les belles Viennaises riaient à se tordre comme si elles eussent compris. C'était sans doute l'imprévu de la situation qui les mettait de si bonne humeur.

L'interprète eut beau évoquer dans sa mémoire tout le vocabulaire d'Ostermundigen; il ne savait comment s'y prendre pour obtenir « discrètement » le renseignement désiré; aussi, de guerre lasse, estima-t-il préférable de renoncer à la question de raconter à son sergent que les « particulières », d'après ce qu'il avait cru compren-

dre, étaient des « dames de compagnie ».

— Tiens, voilà ce qu'on devrait introduire dans nos compagnies de landsturm, ne serait-ce que pour la cuisine; déclara Charles, amusé.

L'interrogatoire semblait suffisant; il importait au commandant de place de le poursuivre et de tirer l'affaire au clair. Ne voulant pas empêtrer sur les compétences hiérarchiques, le chef du détachement prit la décision de diriger sur le bureau de place l'automobile et ses occupants.

Charles et Aloïs, baïonnette au canon, montèrent sur les marchepieds de la voiture et ordre fut donné au chauffeur de « mettre le cap » sur A., ce qui fut fait sans mauvaise grâce du reste. Le trajet s'effectua dans un silence entrecoupé de joyeuses réflexions.

Quelques minutes plus tard, la mystérieuse Benz stoppait devant les bureaux de l'état-major territorial et au milieu d'une affluence de curieux les quatre passagers en descendaient, encadrés des deux réservistes à la moustache conquérante.

Le colonel, sage et avisé, eut tôt fait de débrouiller l'écheveau qui avait embarrassé si fort ses braves subordonnés. L'hypothèse d'espionnage fut écartée et les étrangers autorisés à poursuivre leur route.

Pour leur zèle vigilant, Charles et Aloïs furent l'objet d'une citation à l'ordre du jour, mais ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'ils se séparaient de leurs nouvelles connaissances. Au cours de cette brève aventure, la glace avait été vite rompue, grâce à l'entremise d'un interprète sociable et plein d'entrain, les dames, touchées de la galanterie helvétique, elles exprimèrent le désir d'offrir à leurs chevaleresques gardiens d'une heure un témoignage tangible de leur reconnaissance sous forme d'une gerbe d'œilllets. En sa qualité de fleuriste et de bon commerçant, Aloïs trouva tout indiqué de les conduire au magasin qui porte son nom et Charles profita de l'occasion pour leur vendre une caisse de bouteilles de sa marque bien connue.

Tout va bien qui finit bien.

Alphonse Mex.

Théâtre Lumen. — Le succès toujours plus dense de *Ben-Hur* constitue un record qui n'a jamais été envisagé à Lausanne depuis l'invention du Cinéma. La Direction du Théâtre Lumen a pris les mesures nécessaires pour prolonger les représentations de l'incomparable chef-d'œuvre « Ben-Hur ». Chacun voudra admirer les fantastiques combats de galères, ainsi que les formidables courses de chars romains. Tous les jours, matinée à 2 h., soirée à 8 h. 30; dimanche 22, deux matinées à 2 h. précises et à 4 h. 30 précises.

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph annonce cette semaine un des plus récents succès de la marque Fox-Film, *L'Aigle Bleu*, merveilleux film artistique et dramatique en 4 parties. Cette œuvre est à la gloire des marins américains dont l'insigne est « L'Aigle Bleu », qui a été tourné avec le concours de la flotte de guerre américaine. Au même programme l'intrépide cow-boy Buck Jones et son cheval « Aigle blanc », ainsi que la gracieuse et toucheante Gladys Mac Connell, interprétant *Le Cavalier Eclair*, grand film d'aventures du Far-West.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.